

Anne Cuneo

La Vermine

fable



camPoche

« La Vermine »
a paru en édition originale en 1970
aux Éditions CEDIPS, à Lausanne

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

*Les textes dont l'original est en italien
sont traduits par l'auteur.*

« La Vermine »,
deux cent dixième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le vingt-quatrième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de
Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Marie-France Zurlinden
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-211-9
Tous droits réservés
© 2008 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

*En 1970, ce roman était dédié
à la mémoire d'Attilio Tonola
assassiné à Sankt-Moritz
le 23 novembre 1968 par trois ivrognes
qui « n'aimaient pas les Italiens ».*

*En 2008, je le dédie aussi à
Ada Marra,
fille d'immigrés italiens,
membre de la Chambre suisse des députés
(Conseil national).*

*Un matin, au sortir d'un rêve agité,
Grégoire Samsa s'éveilla transformé
dans son lit en une véritable vermine.
Comment cela pourrait-il être Grégoire ?
Si c'était lui, il y aurait beau temps
qu'il aurait reconnu l'impossibilité
de faire cohabiter des hommes
avec une pareille vermine
et qu'il serait parti de lui-même.*

FRANZ KAFKA
(*La Métamorphose*)

I

« **S** ALETÉ de réveil! »

De tâtonnement en borborygme, Jacques cherche, la paume grande ouverte, son réveil.

Un bon coup du plat de la main, il va le tuer. Laissons tout de même sonner un peu, que Laura entende. Qu'elle aille faire le café.

Jacques Bolomet se retourne avec volupté. Froid. Dehors. Il essaie les orteils de son pied gauche, comme chaque matin. Tièdes. Agréablement. Il passe à droite; normal.

Il allonge la main vers l'autre côté du lit. Vide. Et les narines de sa mémoire, déjà, pressentent la bonne odeur de café. Café noir, fort, amer, comme seule Laura sait le faire.

Il s'étire dans un grand bâillement et, d'avoir étendu les bras dans l'air froid, il a la chair de poule, de la tête aux pieds.

Que Laura commence par fermer la fenêtre, il se lèvera après... Il lui semble que dehors il fait anormalement clair – pourtant, il doit être très tôt, les bruits sont rares, comme si c'était dimanche.

Tout de même, sa femme lambine.

Franchement, elle exagère!

Mais... ooooh!

Mais... mais...

Et si elle n'était pas rentrée ?

Il s'assied d'un bond, saisit le réveil, indifférent au froid. Nom de Dieu – sept heures et demie. Elle est folle.

Il se précipite sur son maillot de corps, son caleçon. En chaussettes, il ferme la fenêtre. Sur les talons, il court à la salle de bains, s'abriter dans la tiédeur malsaine de l'aération artificielle.

Il allume les deux lampes et s'approche du miroir, menton en avant, il contemple sa fossette à la Kirk Douglas – c'est Laura qui lui a dit ça.

Ah ! la garce.

Coup d'œil à la cuisine pour s'assurer que c'est bien vrai. Petit tour de l'appartement. Elle a découvert.

Hier soir déjà, en revenant de l'aéroport, il s'est dit qu'elle aurait pu penser à son retour. Après tout, un voyage de dix jours... et ils se sont quittés en froid...

« C'est pas juste. Tu vas en Russie, tu n'es même pas communiste, et moi qui attends depuis des années de pouvoir partir. Moi qui veux voir Moscou ! »

Après ça, il aurait dû lui envoyer une carte postale, au moins. Mais justement... il ne l'a pas emmenée parce qu'il voulait... eh, eh ! bref, il voulait y aller seul. Ça ne s'était pas passé tout à fait comme il l'avait espéré – mais quelles cuites ! Mémorables.

Il en avait oublié par moments qu'il venait visiter des barrages hydro-électriques, un prétexte comme un autre pour voyager gratis. Ils avaient peut-être fait la révolution, à l'Est. En tout cas, ils buvaient aussi sec que dans les romans du

XIX^e siècle. Et puis, il était piètre correspondant – tout ça n'avait pas arrangé les choses. Tant pis pour Laura. Un problème à la fois.

Il aurait pu prévoir qu'elle serait au cinéma quand il rentrerait. D'ailleurs, il l'avait prévu. Il ne l'avait pas attendue. Il était crevé, et puis Aéroflot lui avait encore offert la vodka du pèlerin, eh oui...

Seulement tout ça n'excuse pas Laura d'avoir dé-cou-ché.

Jacques contemple ses yeux noirs, ses sourcils très fournis, mâles – et il n'y a pas que Laura pour lui avoir dit ça.

Ah, cette Laura!

Il se coiffe, il craint toujours que dans ses cheveux de jais n'apparaissent les signes avant-coureurs de l'âge. Trente-cinq ans... personne ne devine, mais il faut se soigner, se coucher tôt.

Où donc peut-elle bien avoir dormi? Il se brosse les dents avec application. Chez sa sœur Maria? Chez Françoise? J'espère bien que non. Il craint toujours que Françoise, bavarde comme elle est, ne laisse filtrer quelque chose de leur escapade, une fois, pendant que Laura était en voyage.

Chez.....?

Non. Pas chez un TYPE, tout de même.

Jacques se sourit dans la glace. Il a un sourire colgaté qui plaît. Non, Laura ne lui a sûrement pas fait ça, elle est folle de lui.

Ils s'engueulent de temps à autre, bien sûr. Mais avec les Latins, c'est le seul langage qui porte. En fait, elle l'adore. Lui aussi, d'ailleurs, la plupart du

temps. Il est fier d'elle, de ce petit quelque chose d'exotique dans les *r* – et puis elle a lu, mais elle ne l'étale pas, c'est ça qui est bien. Et elle a un de ces derrières... Bref.

Arrête de dire brrref, dit dans son crâne la voix, imaginaire, hélas, de Laura.

Non, elle ne *peut* pas être chez un homme.

Elle ne peut pas l'avoir...

« Qu'étais-je avant de te connaître? Un simple permis B. Tandis que maintenant je suis un passeport helvétique, avec H aspiré s'il vous plaît, doublé, oui doublé de l'héritage gréco-romain, byzantin, classique et néo-classique. Une mamelle Guillaume Tell, l'autre Machiavel. Tu as fait de moi un monument à l'Europe unie. »

C'est Laura qui dit ça, oui, Laura. Et avec tout ça, elle l'aurait plaqué? Allons donc!

En sortant sa cravate, Jacques voit l'heure : huit heures et quart. En tout cas, la contredanse, il n'y coupe pas. Quelle journée! Ça commence bien!

Tant pis pour le café.

D'ailleurs, il est très maladroit avec la cafetière.

Tant pis, quoi.

Il claque la porte derrière lui.

Ascenseur en panne. Il ne manquait plus que ça. Il dévale les douze étages.

Il habite un HLM. Il a participé à la construction et il s'est arrangé pour mettre la main sur deux appartements, dont il a fait ce bijou.

« Très bien, puisque nous devons vivre dans la pourriture, soyons pourris jusqu'au bout, logeons sur le désespoir des prolos qui auraient bien voulu la moitié de notre petit logis. »

Quand elle dit ça, Laura vous regarde de bas en haut, et de ses longs doigts nerveux elle allume une cigarette. On ne sait jamais qu'en penser. Car, pour ce qui est de l'HLM, les principes, c'est bien beau... S'il ne s'était pas débrouillé comme ça, Laura aurait trouvé un appartement pour le triple du prix à vingt kilomètres du centre.

D'ailleurs malgré ses splendides phrases, quand il lui a offert un diamant, elle l'a pris. Le vison aussi. Et le collier de perles.

Il passe au premier sans rencontrer personne. Personne au rez-de-chaussée, pas un gosse. Tous à l'école? D'habitude, il part avant huit heures – elle a de la chance, sa bonne femme, qui ne sort jamais avant neuf heures. C'est tous les jours dimanche pour elle. Pour elles. Et il y en a, de ces tricoteuses, qui veulent à tout prix travailler. Au service militaire, les tricoteuses, si elles veulent bosser! Qu'elles fassent marcher la guillotine, elles aussi, au lieu de se tenir là en spectatrices hurlantes.

« Mon chéri, une fois pour toutes, je me suis mariée avec toi pour m'enrichir. Je monnaie mon cul. Alors, moi, tu comprends, le boulot, il ne faut plus m'en parler. Je travaille déjà assez en entretenant les plis de tes pantalons et en passant mes nuits avec toi, non? »

C'est ça, Laura. Elle n'a que ses fesses pour elle, et elle le sait. Il aime mieux ça que les intellectuelles.

Dans la rue, re-surprise. D'accord, il est neuf heures moins le quart. Mais vraiment il aurait pensé qu'à une telle heure ce serait bourré de bagnoles. Il y en a juste deux ou trois. Dont la sienne.

Le contractuel se promène désœuvré. Re-resurprise. Pas de contredanse. Sans traverser la rue, le vieux lui fait un grand geste du bras et crie :

« Je l'ai repérée, vot' voiture. Mais un jour comme aujourd'hui... »

Jacques lui fait un petit signe de gratitude et ouvre la portière. En se glissant derrière le volant, il se surprend à penser « *un jour comme aujourd'hui* »... Un jour comme aujourd'hui? Quel jour? Mardi? Non. Mercredi. Bientôt novembre. Ce ne sont pas les vacances...

Il hausse les épaules en tournant la clé de contact.

Ça tourne à vide.

Il fait froid, « un jour comme aujourd'hui ». Comme dirait le flic.

Il tire le starter.

Recommence.

Ça tourne à vide.

Une saloperie, cette bagnole. Trop petite. Trop vieille.

Il l'a donnée à Laura pour qu'elle puisse faire ses courses tranquillement, quand il est au boulot. Il lui a laissé l'Alfa pendant le voyage en Russie, pour qu'elle lui foute la paix...

Nom d'une pipe, il n'avait pas pensé à ça !

C'est avec SA bagnole que la traîtresse s'est taillée. Là, c'est trop, vraiment. Son Alfa, qui a besoin d'égards, de soins, à une nana ! Il n'aurait jamais dû la lui confier. Ce qu'on peut être idiot quand on a mauvaise conscience !

Ah, enfin elle démarre.

Il sort de la ville. Drôlement plus vite qu'à huit heures moins le quart. Ils ont de la chance, ceux qui ne doivent pas aller au boulot pour huit heures. Mais de toute façon, lui, en temps normal, il se réveille automatiquement à sept heures. Et le dimanche, pour peu qu'il n'y ait rien d'intéressant à la télé, il s'ennuie. Quand ils n'étaient pas encore mariés, Laura travaillait toute la semaine dans un bureau, avec trois semaines de vacances par an ; elle râlait parce qu'elle aurait voulu plus de loisirs. Ouais...

Au Club, à Rhodes, c'est ce qu'ils disaient tous. N'empêche que les types étaient tout heureux de discuter avec lui des aléas de leur boulot. Tous les jours. Après tout, sans son métier à portée de main, il se sentirait perdu...

Pour une petite bagnole, elle grimpe pas mal, la petite FACT. Laura est une nerveuse. Sa bagnole aussi.

Le paysage devient de plus en plus sauvage. Il aime bien ça, Jacques, travailler à la montagne. Depuis qu'il est sur ce chantier, il se sent mieux.

*Aimons nos montagnes
Nos alpes de neige*

Il y a quelque chose là-dedans.

Un jour comme aujourd'hui...

Le monde à dix heures du matin est effectivement différent. Pourquoi le flic ne lui a-t-il pas collé d'amende ? Aujourd'hui... un jour sans Laura. Comme quand il vivait dans son studio, avant. Et qu'il voyait

Laura le soir, entre six et dix. Qu'est-ce qu'il lui passera ce soir ! Partir comme ça, découcher, sans même lui laisser un mot. Et partir avec l'Alfa, encore.

*
* *

Dès qu'il a arrêté le moteur, son oreille lui dit, instinctivement, que quelque chose cloche.

Il sort, à peine conscient d'un malaise. Il se trouve face au grand trou du chantier, d'autant plus gris aujourd'hui que le ciel est bas.

Tiens... D'habitude... Mais quelle heure est-il donc ? Il regarde sa montre. D'ailleurs, même s'il était neuf heures, le moment de leur pause, ils seraient assis, mais ils seraient là.

Ce qui manquait tout à l'heure, c'était le bruit des cinq cents bétonneurs à l'œuvre. Ce qui manque maintenant, c'est le fourmillement des cinq cents casques jaunes.

Pas de bruit, pas de cri, aucun des sifflements habituels.

Il y a bien quelques types, au fond. Ils bougent paresseusement comme dans un film au ralenti.

« Oh ooooooh ! »

Il lève la tête vers le cri.

De sa cabine, le grutier – presque indistinct déjà dans le brouillard – lui fait des grands signes en parlant très fort. Sa voix se perd dans l'espace cotonneux, et il n'en reçoit que quelques bribes :

« Difficile..... Aujourd'hui... avoir.....
Ordre précis. »

Aujourd'hui? Mais qu'est-ce qui se passe? Encore un qui écarte les bras avec désespoir en parlant d'aujourd'hui. Avec un mouvement de colère, Jacques pousse la porte de la baraque de chantier.

Aujourd'hui... Ça n'a rien à voir avec aujourd'hui.

Les Italiens, il les connaît.

Depuis qu'il travaille sur ce chantier... Depuis qu'il connaît Laura, même. Bon, ils ont une grande gueule, ils chantent. Et ils baisent. Il n'y a qu'à voir le nombre de gamins qu'ils produisent. On aurait pensé qu'ils seraient reconnaissants d'être tous saisonniers. Avant, ils venaient en famille, avec toute la smala, et ils s'incrustaient. En langage administratif, ils s'établissaient. On ne s'en débarrait jamais. Mais, maintenant, ils ne peuvent plus venir par hordes. Les femmes restent en Italie, et il y a moins d'occasions de faire des mômes. Est-ce que lui, Jacques, fait des gamins n'importe comment? Non. Et pourtant, c'est une Italienne qu'il a épousée. Il se demande d'ailleurs de plus en plus souvent s'il a eu raison. Depuis quelque temps, elle a changé.

En somme, pour la gaudriole, ils sont toujours là, mais pour le boulot... Il va falloir parler à l'entrepreneur, et plus vite que ça.

Non, mais...

Dix heures et quart, et personne dans le trou.

Le trou, d'ailleurs, n'a pas l'air d'avoir tellement changé depuis dix jours...

Pour que les choses se fassent, on ne peut vraiment compter que sur les Suisses. Mais même là, il y a des godelureaux chevelus qui sont vachement

contaminés. L'autre jour, il y en a un qui est entré pour se réchauffer. Dans sa baraque.

Primo, si tout le monde quittait le boulot n'importe quand, on se demande comment marcheraient les chantiers. Secundo, si c'est vraiment indispensable, c'est tout de même du culot d'entrer chez les ingénieurs... Ces mecs sont peut-être pleins de poux, pour tout ce qu'on en sait. Et qu'est-ce qu'il lui a répondu, le moutard ? Je me sens mal maintenant, et pour aller dans ma cabane je dois faire tout le tour du chantier. Des cheveux jusque-là, bien entendu.

Jacques ne s'est pas gêné, tu parles ! Je te fais foutre dehors par ton patron, moi, à coups de pied ! Et puis à la frontière, et ouste !

Et là-dessus le morveux a ricané et lui a dit :

« Pouvez pas vous débarrasser de moi comme ça, ch'suis confédéré. »

Quelle décadence, mes amis. Ça se veut Suisse, et ça ne sait même pas parler. Et ça se permet... avant d'être sec derrière les oreilles...

*
* *

Ah ! au moins les techniciens sont tous là. Ils ne lèvent même pas la tête quand il entre. Jamais été fichus d'être polis. Quelle journée ! Il va dans son cagibi... Glacial, personne n'a allumé le fourneau. Quelle journée ! quelle journée !

C'en est trop, décidément.

Il ouvre violemment la porte :

« Aldo ! »

« Gueulez pas comme ça, c'est pas en vociférant que vous allez le faire revenir. »

C'est Ginaillard qui dit ça. Pas gêné, le gus.

Il se retient, et se contente de lancer :

« Y en avait pas un qui pouvait allumer mon fourneau, non, ces derniers jours ? C'est une glacière, mon bureau. »

« Vous avez pas entendu ? » fait Boroz, en désignant du menton la radio d'ailleurs fermée, « il a dit que désormais il fallait apprendre à se servir soi-même. »

Je vais faire un malheur... Il serre les dents et revient à son cube froid. Il faut se retenir, avec ces mecs, ne pas gêner les rapports de travail. Maintenant que tant de techniciens sont rentrés dans leur pays... prudence, ils ont des délais à respecter, mieux vaut ménager les types qui connaissent le boulot.

Le seul qu'ils leur ont permis de garder, c'est cet Aldo. Chez lui, il était ingénieur. Mais en Italie, c'est comme au Brésil, tout le monde sait ça. Ils sont docteurs et tout le tremblement seulement parce qu'ils savent lire.

En Suisse, qu'est-ce que ça vaut ? Rien. Ce ne sont pas des études sérieuses comme à l'École polytechnique, la preuve... Aldo.

Et à propos d'Aldo, où est-il allé se fourrer ? Le culot ! On le tolère, alors qu'il est saisonnier, ni plus ni moins qu'un autre. Et il se permet de manquer le travail !

Ah ! ils ont bien fait, avec les nouvelles lois. Il ne faut pas devoir trop compter sur eux. En tout cas, il a eu raison de voter comme il l'a fait.

D'accord. Des étrangers, il en faut. Il en faut peut-être un million. Mais qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont étrangers, on ne fait pas chez les autres ce qu'on fait chez soi et Bolomet, quand il va en visite, ne met pas les pieds sur la table, quoi.

En fait, maintenant, il devrait aller se renseigner pour savoir où sont les ouvriers... Même s'il a des ennuis, c'est lui le patron. Et – ce qui est pire – en bas, en ville, il y a un autre patron qui va encore hurler si le calendrier n'est pas respecté. Hurler dans les oreilles de Jacques, et pas dans celles d'Aldo, qui n'est responsable que de lui-même.

Il attrape le téléphone.

« Allô, ici Bolomet. Monsieur Campani? Comment, pas là? Mais il n'est pas ici non plus... »

Violemment, il repose le combiné.

Non, c'est trop.

Il faudrait qu'aujourd'hui ne soit pas la suite d'hier. Toute cette vodka... Il sent monter la migraine des lendemains de foire. Si seulement cette sacrée Laura lui avait fait un bon café fort pour commencer...

*

* *

Onze heures.

Un téléphone. Trois barres de tirées. Personne ne lui a demandé pourquoi il était en retard.

Tous semblent indifférents à l'absence des ouvriers.

Il aimerait avoir les idées plus claires, pouvoir prendre des décisions. Mais toute la fatigue des dix jours de voyage en avion à travers la Russie et des mille petits verres de vodka pèse de plus en plus sur ses épaules.

Quand même. Cette Laura... *Toi qui n'es même pas communiste, tu veux aller en Russie...* Est-ce que cela voudrait dire qu'elle l'était, elle – communiste ? Au fond, il la connaissait mal, quand il l'a épousée.

Il entend la vieille M^{me} Bolomet, sa mère.

« Jacques, ne l'autorise pas à disposer de ton compte en banque. Même si tu l'épouses, elle n'est pas de chez nous. Fais-lui des cadeaux. Mais jamais la clé du coffre. Et tant qu'à faire, ne lui parle pas de nos réserves. »

Communiste, Laura ?

On allait régler tout ça ce soir. Les Bolomet sont une famille honorable. Pas de communistes. Même par erreur. Si elle avouait, il reprendrait tout. Tout. Et la clé du coffre en premier lieu.

Car sa mère a eu beau dire, la pauvre femme. Elle ne connaissait pas Laura. Un beau jour, elle a appris l'existence de ce coffre, et elle a voulu voir. Quelle scène, ce soir-là !

« Faut-il être crétin – posséder un Anker, un Vallotton, et les mettre à la banque. Mais tu es malade ! L'art, c'est l'expression de la vie, et les tableaux ce n'est pas comme le fric qui ne peut accoucher qu'à la banque. Un tableau, pour vivre, doit être VU. »

Il a eu beau lui expliquer que son père avait acheté ces tableaux pour faire des placements sûrs, qu'en les laissant à la banque il économisait des sommes considérables en assurances. Les femmes

c'est trop bête. Elles ne comprennent rien aux affaires. C'est tout juste si Laura savait faire les additions, dans son bureau. Alors, un raisonnement de ce genre, tu parles!

Communiste...

Avec ces étrangers, on ne sait vraiment jamais. Il l'avait épousée juste avant que les nouvelles lois qui font automatiquement de tous les étrangers des saisonniers, et qui bannissent le regroupement familial une bonne fois pour toutes, n'entrent en vigueur. Elle avait rigolé. Il se rappelle...

« Le mariage avec toi, c'est mon permis d'établissement. Là d'où je viens, il n'y a pas de place pour moi. J'étais comme une bête, là-bas. Je savais tout juste lire et écrire. Maintenant j'ai étudié, aux cours du soir... Je comprends ce qu'ils nous font, ces salauds-là. À l'époque, on nous disait que la misère venait de ce que nous ne priions pas assez. Et j'y croyais, imbécile que j'étais. Maintenant, c'est différent. »

Oui, pour lui aussi, maintenant, c'est différent. S'il avait dû l'épouser après la campagne Schwarzwald, une fois qu'il avait compris combien c'était important pour la Suisse de ne pas devenir la colonie de pays dégénérés... il aurait hésité. Pas à coucher avec elle, bien sûr. Mais enfin, lui donner son nom, sa nationalité.

Ce qui a tout brouillé, c'est qu'il était mordu d'elle. Quand elle a dit :

« Nous n'avons pas le choix, c'est le mariage ou je rentre à Castellammonte », il n'a pas hésité, en dépit de sa défunte mère, et malgré que Laura sorte d'un milieu avec lequel le sien n'a rien de commun.

Seulement, depuis qu'ils sont mariés, pas le moindre signe de reconnaissance. Elle ne joue pas le jeu. Elle n'a même pas voulu faire un gosse. Et maintenant, elle découche, en plus.

Et si... ah, nom de Dieu!

Si elle avait filé, DANS SON ALFA, avec Aldo?

Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu!

Il lâche son crayon et bondit dans le bureau voisin.

« Il est où, Aldo? »

Quelques bruits, mais personne ne lui répond. Serait-ce qu'ils ne veulent pas lui dire ce qu'ils savent?

« Il est où? »

Tout au fond, l'apprenti ricane.

« Bouffé par le monstre du Loch Ness, à l'heure qu'il est. »

Se contenir.

« Il est malade? »

Cette fois, ils sont trois ou quatre à ricaner, comme si ses questions étaient complètement idiotes. Il serre les poings. Il ne va pas éclater devant eux.

Il revient dans son bureau.

Ils savent où il est. Ils le prennent pour un imbécile, ils le traitent comme un pauvre mec. Il ne s'est pas trompé. Ils sont au courant.

Il a toujours pensé qu'Aldo était un sale type.

La manière dont il ne baissait pas les yeux quand on lui faisait des reproches.

Et il ne gardait jamais ses distances avec les ouvriers. À la pause de midi, il allait toujours bavarder avec eux. Il avait cherché à surprendre leurs

discussions. Des fois qu'ils auraient parlé de politique. Mais ils discutaient de buts marqués et de corners. Les Italos, ça n'a que le foot en tête, c'est connu.

N'empêche qu'un jour il avait commis l'erreur d'emmener Aldo dans sa voiture, ils avaient rencontré Laura, et elle – bien entendu – lui avait carrément ordonné de rester à dîner.

Après, pendant qu'ils regardaient la télé, Aldo et Laura s'étaient mis à parler italien et à rigoler ensemble. Ça l'avait agacé, c'est normal, il ne comprend pas un mot d'italien. Et puis il n'aime pas que sa femme soit familière avec les employés. Elle n'est qu'une rien du tout, ce n'est pas étonnant qu'elle ne saisisse pas ce genre de nuances.

Il s'est dit qu'il valait mieux qu'Aldo et Laura ne se rencontrent pas trop souvent. Et voilà que, quelques semaines plus tard, elle était venue dans sa baraque, sous prétexte de voir le chantier. Il était absent. Quand il est arrivé, on lui a dit qu'Aldo l'avait emmenée faire le tour du trou. Il est ressorti et il les a vus de l'autre côté. Aldo lui tenait le bras, il avait bien remarqué. Sous prétexte de l'empêcher de glisser, évidemment. En réalité, c'était un sale type. Un obsédé sexuel peut-être.

Schwarzwald avait raison de le dire – il faut que nous protégeons nos femmes contre ces voyous.

Le journal a attiré l'attention de tous les citoyens sur la criminalité élevée chez les étrangers. On ne leur a pas inculqué le respect du travail, du sport, comme chez nous. Dans le Sud, c'est bien connu, ils vivent de soleil et de farniente. Il n'y a qu'à voir la bedaine qu'ils ont tous dès l'âge de trente ans.

De la paresse au vice, il n'y a qu'un pas.

Quand il avait vingt ans, toutes ces choses l'obsédaient moins. Mais dès le moment où il est entré dans la vie, au sortir du Poly, il a commencé à se rendre compte.

Avant les nouvelles lois, au bureau, ils avaient des ingénieurs étrangers qui avaient menacé le patron d'arrêter le travail, s'ils n'étaient pas augmentés.

Alors que, avec le Vieux, la meilleure méthode est la discussion autour d'un demi. S'il voit qu'on est de bonne composition, ça ne fait pas un pli. Il augmente.

Et puis ces airs qu'ils se donnaient parce qu'ils avaient étudié hors des frontières... La belle affaire. Tout le monde peut aller ailleurs. Il est parti, lui aussi. Il ne s'en vante pas.

Aldo était comme eux tous. Ce qui l'intéressait, c'était le fric pour épater les femmes. Et ces cervelles de moineau lui tombaient dans les bras parce qu'il avait des allures de Mastroianni à la manque. Parce qu'il avait une grande gueule. Ce salaud-là. Ils viennent nous prendre nos femmes, ils... Ces salauds.

Si, ce soir, le moindre doute... Aldo peut faire sa malle. Pour calculer les poutrelles, on en trouvera un autre. Un Suisse. Qui saura à quel moment baisser les yeux.

Et, après tout, le divorce n'est pas fait pour les chiens. Il en a plus que marre de cette bonne femme.

Distraitement, ses yeux se posent sur sa montre.
Comment ? Midi et quart ?

Et la sirène ?

Il ne l'a pas entendue ou...

Il enfle son manteau et se précipite dehors.

L'atelier des techniciens est vide. Ils ne lui auraient rien dit, ces imbéciles. Ces types-là n'ont aucun sens des responsabilités. Ils se foutent pas mal de lui. Des idiots.

Dehors, le gris du ciel semble encore accentué par le silence total de la pause de midi.

Il regarde en direction du chantier. Personne.

Il aurait dû inspecter, ce matin, chercher à savoir... Voir ce qu'ils ont fabriqué, ces dix derniers jours. Mais quoi, on ne peut pas tout faire. Si Laura l'avait réveillé à temps, tout se serait mieux passé. Comme ça il a l'impression de flotter dans sa peau.

Un creux lui griffe l'estomac – manger, ça ira mieux ensuite.

Au parking, le grutier purlèche avec soin la lunette arrière de sa VW Coccinelle. Bagnole minable. Plus brouette encore que le microbe que conduit sa femme.

Un Suisse-Allemand, le grutier. Ces mecs-là, c'est des bourreaux de travail, ça vous fiche des complexes. Borné, comme tous les Suisses-totos. Mais, pour la grue, un bourreau de travail méticuleux, c'est ce qu'il faut. Un idiot comme tous les autres, mais sûr.

D'ailleurs, le monde est peuplé d'idiots, c'est ce qui rend sa vie plus facile, en un sens, ainsi que celle du patron. Ils décident, les autres filent doux. C'est dans l'ordre. Le hic, ç'a toujours été les étrangers. De son ménage au bureau, du bureau au chantier, toujours le même problème: sous prétexte que les Suisses

seraient xénophobes, les étrangers ne les respectent pas. À force de tirer sur la corde, elle se casse. En réalité, ce sont eux, ces vicelards venus de Dieu sait où, qui les ont forcés à voter les nouvelles lois.

Xénophobes! Les Suisses! Et qui a fondé la Croix-Rouge? Dunant, ce n'était pas un Suisse peut-être? Et pour quoi faire? Pour soigner des Français. Alors... la preuve! Et toutes les campagnes en faveur du Biafra, du Ghana, de la Côte-d'Ivoire, d'Israël, etcetera, etcetera. Il donne, lui, il donne toujours. Il donne aussi pour Pro Juventute et autres Pro. Même au risque que ça profite à des chevelus comme on en voit.

Le grutier lui fait un sourire de connivence que Jacques se garde bien de lui rendre.

« Vous avez loupé l'heure, vous aussi, sans sirène? »

Sans ce ton de familiarité, Jacques aurait bien tonné un bon coup contre le laisser-aller de ce chantier. Mais s'il le fait, l'autre ne tarira plus. Mieux vaut garder sa dignité.

Il entre dans la voiture. C'est déjà assez moche d'être dans ce tacot misérable, tout juste bon à faire le marché.

Au moment de démarrer (en trois fois, saloperie de moteur!), il remarque le niveau de l'essence. Il va falloir en reprendre, avant de revenir.

Pendant toute la descente, il essaie de distinguer entre les pincements de la faim et les hurlements de sa vanité: avec la gueule que lui faisaient tous les techniciens, il est certain que par-derrière ils rient de lui.

Ils savent qu'il est cocu...
Que ce salaud-là lui a pris *sa* femme.
En tout cas la frontière...
Et... et... s'ils étaient partis? S'ils étaient partis
à... l'étranger?
Tous les deux? Avec *sa* bagnole?
Ah, saloperie. Ça lui coupe l'appétit. On ne le
reprendra plus à prêter sa voiture à cette traînée.
Non, elle n'est sûrement pas bien loin, il va la
retrouver ce soir. Elle n'oserait pas le quitter.
D'ailleurs, elle l'aime. Passer la frontière en ce
moment, avec la situation internationale telle
qu'elle est...
Elle n'est pas folle, la nana. Il la connaît.
D'abord la bouffe, la morale vient après, le type qui
a dit ça est sûrement un gars bien. Du genre sérieux.